

INSTITUT DE FRANCE
ACADÉMIE FRANÇAISE

CENTENAIRE DE MARCEL PROUST
1871-1971

DISCOURS
PRONONCÉS PAR

M. JACQUES DE LACRETELLE

délégué de l'Académie française

- I. à l'Hôtel de Ville, le 24 avril 1971
- II. au Collège de France, le 5 juillet 1971
- III. à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises,
le 18 décembre 1971



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM LXXII

INSTITUT.
1972. — N° 6.

DISCOURS

**prononcé à l'Hôtel de Ville, le 24 avril 1971
après l'apposition d'une plaque par le Conseil de Paris
à l'emplacement de la maison natale de Marcel Proust**

Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs les Conseillers,
Mesdames, Messieurs,

Une fois de plus, la Municipalité de Paris montre l'intérêt qu'elle porte aux lettres.

En inaugurant aujourd'hui les manifestations qui célèbrent le centenaire de Marcel Proust, en accueillant à l'Hôtel de Ville ceux qui ont pris pour tâche d'entretenir et de perpétuer sa mémoire, vous affirmez votre désir de participer à la vie littéraire de la capitale et d'honorer les écrivains qui ont fait sa gloire.

Au nom de l'Académie Française, au nom de la Société des Amis de Marcel Proust et de Combray, que j'ai l'honneur de présider, soyez-en remerciés.

Vous n'attendez pas de moi que je résume dans une brève allocution l'œuvre immense que nous a donnée Proust et nos raisons de l'admirer. Vous n'attendez pas non plus des souvenirs personnels ou des anecdotes qui vous montreraient une figure cent fois décrite par ses biographes.

Ce que je voudrais, c'est extraire de cette légende l'exemple qu'elle fournit à tous les écrivains, la ligne de conduite droite, réfléchie et volontaire qu'elle leur propose.

Comment se présentaient la nature et la figure de Marcel Proust à l'origine ? C'est un enfant hypersensible, nerveux, émotif, pour qui la tendresse maternelle est une nécessité vitale et qui cherche à pénétrer les secrets de la vie par la contemplation intérieure. Des images le traversent. Des intrigues s'ébauchent. Des rêves le hantent. Ainsi se forme la nappe souterraine où il puisera un jour.

Plus tard, au lycée — le lycée Condorcet — cette angoisse native, accrue par la curiosité de savoir, trouvera un dérivatif et un soutien dans une rare précocité intellectuelle et les premiers débats d'esprit avec ses camarades. Il lit, il observe, il retient. Il deviendra l'ami de ses maîtres. Il dialoguera avec eux. À dix-sept ans, il écrira, sans le connaître, à Anatole France. La lettre de ce jeune admirateur enthousiaste a été publiée dans la correspondance proustienne.

Bientôt Proust aura d'autres visées. Elles paraîtront frivoles. Elles ne le sont pas. Il voudra connaître l'armature de ce qui constitue la société française, étudier les mœurs des salons, voir ce qui reste de la grande ordonnance décrite jadis par Madame de Sévigné, Saint-Simon et le Chateaubriand des *Mémoires d'Outre tombe*. De nos jours (et dans bien des cas l'appellation est juste) cette fringale de jeunesse s'appelle snobisme. Elle en prend la forme et les défauts. Mais Proust est mû avant tout, n'en doutez pas, par une curiosité d'historien et un intérêt d'artiste. Le salon des Guermantes avec ses alliances, ses ramifications et ses rites consacrés, c'est un peu la rosace fermée de ces cathédrales qu'il admire tant.

Nous savons de plus qu'il rêve d'écrire une grande œuvre romanesque et qu'il connaît Balzac par cœur. Or, pour reconstituer la société de son temps, il faut avoir ses entrées partout. À condition, bien entendu, de regarder autour de soi avec humour et de conserver son sens critique. Qualités qu'aucun lecteur d'À la *Recherche du Temps perdu* ne saurait dénier à Proust.

Ainsi s'écoulera la première partie de sa vie, celle où Jacques-Émile Blanche l'a peint en dandy à la boutonnière fleurie. Sous les faux-semblants d'un jeune amateur nonchalant, il saura plaire par des dons sans rapports avec ses intentions et son but. Il publiera des billets dans *le Figaro* — ce qui n'est pas un blâme à mes yeux — mais où il n'ose mettre une griffe trop sévère. Il publiera aussi un recueil de nouvelles, *Les Plaisirs et les Jours*, très révélateur des thèmes qui le hantent, mais où n'apparaissent pas les grandes mutations qu'il souhaite apporter au roman et à la prose française. Il voudrait — et il y parviendra plus tard — que le style adhère complètement, exactement, à l'objet qu'il décrit et aux visions qui l'inspirent. De là ces phrases longues, chargées d'épithètes irremplaçables, qu'il imposera plus tard quand il aura trouvé sa voie.

Car il cherche, il cherche encore, en ces années d'apprentissage, Et avec quelle conscience, avec quel scrupule !

Il commence un essai critique, *Contre Sainte-Beuve*, où il jette des images, des souvenirs, et qui constitue presque un récit romanesque. Mais il ne le publie pas, et c'est longtemps après sa mort que nous le découvrirons dans ses papiers. De même il ne sera pas plus satisfait d'un roman qu'il a entrepris et où déjà l'on entrevoit pourtant tous ses dons. Les feuillets de ce *Jean Santeuil*, il les déchirera, et il faudra toute la patience des archivistes proustiens pour reconstituer ces pages qui sont un peu les brouillons de la grande œuvre qu'il sent mûrir en lui.

Et c'est là qu'on a le droit de parler de caractère et de haut exemple professionnel, car à l'approche de la maturité, ce jeune ambitieux, ou du moins jugé tel, si impatient de se faire un nom dans les lettres, refuse de donner au public une œuvre gauche et imparfaite. Il s'impose de faire mieux.

Alors sa décision est prise. Au dandy peint par Jacques Blanche succédera un reclus, aidé en cela, hélas ! par une maladie qui le retient de plus en plus dans sa chambre et l'éloigne du monde.

Dans l'isolement volontaire de ses Mille et une nuits, l'œuvre majeure se forme, se consolide, trouve ses racines profondes et son expression accomplie. En 1913 — Proust a 42 ans — paraît *Du Côté de chez Swann*.

Cette œuvre, Messieurs, qui étonna tous les hommes de ma génération — rappelez-vous avec quel enthousiasme elle fut accueillie par Mauriac, Morand, Maurois, Cocteau — cette œuvre, vous avez bien fait de lui donner aujourd'hui droit de cité, car elle reconstitue toute une époque de Paris et elle s'inscrit au cœur de votre ville.

Certains quartiers, certains aspects de la capitale, ont été décrits par lui avec une sensibilité si attentive et si profonde qu'ils sont liés à jamais aux visions qu'il nous en a laissées.

Rappelez-vous ses rencontres avec Gilberte aux Champs-Élysées, rappelez-vous M^{me} Swann dans l'allée des Acacias... Et ces tableaux plus sombres, où le regard de Proust recueille, comme toujours, un élément de beauté, et de beauté tragique. Ainsi le Paris nocturne de la première guerre.

Autre passage célèbre, dédié dans son œuvre à Paris, et qui appartient à une époque révolue. Les cris de la rue, cette cantate à voix dissonantes, que ce veilleur impénitent entendait au matin, lorsque les marchands ambulants défilaient sous ses fenêtres.

Oh ! nous savons tout ce que Proust doit à ses souvenirs provinciaux, aux visages familiers qui l'ont entouré dans son enfance, à la contemplation de la nature, aux interrogations muettes, passionnées, fiévreuses, qu'il lançait à un buisson d'aubépines en fleur ou à trois clochers qui semblaient se poursuivre, au cours de ses promenades, dans un paysage de campagne... Mais Paris, où il est né et où il est mort, a été son champ d'observation et son laboratoire.

Aussi avez-vous bien fait, Messieurs, de vous associer les premiers à l'hommage qui lui est rendu par le monde des lettres. Cette plaque qui vient d'être apposée sur sa maison natale, rue La Fontaine, permet à notre ville de revendiquer un peu de son génie.

Historien des mœurs, philosophe de l'art, observateur tantôt émouvant et tantôt caustique, c'est bien Paris qui a fourni à cet étonnant créateur de types ses dons multiples et si divers.

Dans quelques semaines, des délégués de tous pays viendront porter témoignage, au Collège de France, de l'université de Marcel Proust. Soyez fiers de proclamer que cette universalité, c'est Paris, votre Paris, qui l'a formée chez le grand écrivain.

ALLOCUTION
**prononcée au Collège de France, le 5 juillet 1971
pour accueillir les délégués étrangers**

Monsieur le Ministre,
Messieurs les Professeurs,
Mesdames, Messieurs,

C'est tout à la fois comme délégué de l'Académie Française et comme Président de la Société des Amis de Marcel Proust que je prends la parole ce soir.

Bien que Marcel Proust n'ait pas appartenu à notre Compagnie il y comptait, avec de nombreux admirateurs, des amitiés chères. Et je ne crois pas trahir la pensée de Bergson, d'Henri de Régnier, de René Boylesve, de Louis Gillet, et de beaucoup d'autres, en assurant que seule sa disparition prématurée l'a empêché de siéger auprès d'eux.

L'hommage de l'Académie revêt aussi la forme d'un remerciement qui s'adresse aux délégués étrangers venus à Paris pour s'associer à la célébration de ce Centenaire.

Voyez devant vous ces drapeaux rassemblés dans un amphithéâtre du Collège de France. Ils représentent quelques-uns — et quelques-uns seulement — des pays où l'œuvre de Proust, malgré la subtilité de ses analyses, a été soit traduite, soit lue et commentée avec ferveur. C'est un témoignage éclatant de son universalité.

D'où vient cette adhésion qui est presque une communion intellectuelle ?

J'y vois plusieurs raisons.

Mémorialiste et romancier, historien d'une société, commentateur d'art et de musique, peintre de la nature, mais non pour la décrire ou la copier, pour lui arracher plutôt ses secrets, Proust a été de ces amateurs de génie avec qui le lecteur, quelles que soient sa patrie et sa langue, se sent en familiarité constante. Pour nous tous il est lié aux grandes lueurs de notre vie intellectuelle et à ces moments héroïques où nous croyons parvenir à la connaissance ultime des choses. Il n'est pas l'homme de lettres dont on admire seulement l'imagination ou la perfection verbale. C'est un guide à travers notre conscience.

Il nous aide à redécouvrir notre enfance. Il explique nos passions. Il fait alterner, comme le font les heures de notre vie, la haute pensée et l'observation triviale, le pathétique et la caricature.

Il retient le passé et il débouche sur l'avenir. Chaque phrase éveille en nous un pressentiment que nous enfermions. Chaque épithète à la justesse d'un trait qui nous atteint.

Il a érigé la sensibilité en faculté maîtresse. Elle est devenue dans son œuvre raison raisonnante. Sans artifice, sans lyrisme — au contraire, en suivant le dessin réel des choses — il a fait de l'esthétisme une doctrine révélatrice qui nous enseigne la beauté environnante et la richesse qui dort en nous.

En bref, il a été pour tous un initiateur dans l'investigation psychologique.

Voilà ce que votre présence au Collège de France signifie ce soir.

C'est un plaisir et un honneur pour moi, Messieurs, de vous y accueillir et de rappeler à notre auditoire les titres que chacun de vous a su acquérir dans l'exégèse proustienne.

Je vous lirais tout d'abord quelques passages d'une remarquable communication que j'ai reçue de M. Léopold Senghor, Président de la République du Sénégal. Il m'assure que seules ses hautes fonctions l'ont empêché d'être présent parmi nous. Mais il ajoute que son admiration pour Proust date de loin. Elle remonte à ses années de « khâgne » au Lycée Louis-le-Grand. Et c'est son voisin de classe, le Président Pompidou, qui lui avait fait connaître *La Recherche*. Il en avait fait sa lecture de prédilection, avec celle de Rimbaud et de Bergson.

Ce message est une analyse faite par un grand poète. Léopold Senghor voit l'œuvre de Proust comme « un roman de poésie ». À la psychologie conçue de l'extérieur, Proust, dit-il, oppose celle de notre monde intérieur.

« Vaste poème symphonique, dit-il encore, tel se présente À *la Recherche du Temps Perdu*, dont les différents volumes sont autant de « mouvements ». La comparaison entre la composition musicale et le roman poème peut descendre jusqu'au détail : à la phrase. Dès que la phrase grammaticale s'allonge d'images analogiques, elle s'organise en phrase harmonique, avec sa mélodie et son rythme propres. »

M. Carlo Bronne prendra ensuite la parole au nom de l'Académie Royale de Belgique. Sa communication portera sur Proust et Maeterlinck.

Vous entendrez après lui le Professeur Philip Kolb, de l'Université d'Urbana, délégué des États-Unis. Est-il besoin de vous rappeler le travail considérable entrepris depuis des années par Philip Kolb pour rassembler, débrouiller et dater la correspondance de Marcel Proust ? M. Kolb me permettra de dire qu'il a su allier dans cette tâche l'intuition du psychologue à la science de l'archiviste.

M. Alejo Carpentier, Conseiller culturel à l'Ambassade de Cuba, lui succèdera à cette chaire, apportant l'hommage de l'Amérique Latine aux lettres françaises qu'il connaît en maître.

Mon éminent confrère M. Clarac, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, a bien voulu participer à

cet hommage et représenter ceux qui, en France, ont été les premiers à étudier les sources de *La Recherche* et à en donner une édition critique qui fait autorité.

Je suis heureux de saluer aussi le Professeur Austin, de l'Université de Cambridge, qui nous apportera le message de la Grande-Bretagne.

Le Professeur Austin, à qui rien de la littérature française moderne n'est étranger, et dont les études sur Mallarmé sont justement célèbres, nous expliquera, par son message, les raisons de l'accueil que Proust a rencontré en Angleterre.

Vous écouterez ensuite le Professeur Kyuichiro Inoué, de l'Université de Tokyo, qui a été le véritable introducteur de Proust au Japon, puisqu'il a traduit avec dévotion *la Recherche du Temps Perdu*. Il nous montrera, lui aussi, et par de subtiles images, comment le génie du peuple japonais s'est ouvert à l'art de Proust et s'y est reconnu.

Enfin M. Michel Mouligneau, venu de Belgique, auteur d'une étude sur le thème « Divergences et convergences chez Proust », nous fera une communication de grande importance.

M. Mouligneau a fondé une section belge des Amis de Marcel Proust. Il nous en expliquera le mécanisme. Ces filiales — et il y en a d'autres déjà créées ou en voie de formation aux États-Unis — sont de nature à servir l'œuvre de Proust, à la prolonger, à lui apporter un éclairage nouveau. Nous devons souhaiter qu'elles se multiplient.

M. de Lacretelle remercie nommément, après chaque intervention, le délégué étranger qui a pris la parole et il conclut en ces termes

Messieurs, vous avez entendu le rapport de M. Michel Mouligneau sur la création d'une section belge des Amis de Marcel Proust.

De telles initiatives sont des encouragements précieux et elles devraient être suivies dans d'autres pays où la pensée de Proust a pénétré. Il ne s'agit pas seulement d'hommage ou de reconnaissance. Mais songez aux découvertes qu'elles peuvent provoquer, aux liens d'esprit qu'elles peuvent nouer.

Que nos invités de cette séance soient un peu, à cet égard, une fois rentrés chez eux, des missionnaires.

Avant de nous séparer, je voudrais non pas faire le bilan des manifestations proustiennes, puisqu'elles vont se poursuivre jusqu'à la fin de la présente année, mais tirer une conclusion des communications que vous avez entendues ce soir.

Ce qui me frappe, c'est l'extrême diversité de l'intérêt et du succès rencontrés à l'étranger par la lecture de *La Recherche*.

Cette œuvre est une somme où chacun de nous trouve des motifs personnels d'admiration. C'est un miroir qui réfléchit nos souvenirs intimes, nos espérances, nos illusions, en un mot toute notre destinée.

Ce serait une erreur de faire seulement de Proust le témoin d'une époque, fût-elle nommée « la belle époque ».

Il l'a décrite avec l'art d'un maître et une verve inégalable, mais il s'est placé bien au-dessus.

Et de même que devant un grand tableau, nous ne nous attachons pas aux détails, aux costumes, si exacts et si probants qu'ils soient, de même, devant cette œuvre capitale c'est la direction de la pensée, son effort, ses exigences, sa volonté d'éclairer une zone ignorée ou même interdite qui ont donnée à l'œuvre de Proust un accent unique dans les lettres et ont assuré son universalité.

DISCOURS

prononcé à Bruxelles, le 18 décembre 1971 à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

Messieurs,

L'Académie Française, qui m'a délégué auprès de vous, la Société des Amis de Marcel Proust et d'Illiers-Combray, que j'ai l'honneur de présider, tiennent à remercier votre Compagnie de la part qu'elle prend aujourd'hui à la célébration du Centenaire de Marcel Proust.

Nul ne saurait être surpris de votre adhésion.

L'Académie Royale de langue et de littérature françaises a le regard sans cesse tourné vers le mouvement de nos lettres. Elle entretient avec les auteurs français des rapports dont nous sommes fiers, car ils s'accompagnent d'une grande autonomie d'esprit.

Parfois vous donnez à votre sœur aînée un exemple de hardiesse ou de nouveauté. Soit en anticipant sur son choix (comme ce fut le cas pour Jean Cocteau et Julien Green) soit en accueillant parmi vous des talents féminins auxquels nous refusons encore le diadème de l'immortalité.

Vous restez étrangers à la petite stratégie des candidatures, vous ignorez la cabale. Est-ce que je me trompe ? Mais s'il y avait chez vous des réceptions posthumes, je suis sur que vous pardonneriez à Baudelaire.

Le grand écrivain que nous honorons aujourd'hui n'a pas appartenu à l'Académie Française. Il est mort moins de dix ans après la publication du premier tome d'*À la Recherche du Temps Perdu*, alors que cette œuvre immense restait partiellement voilée et que la surprise, je dirai même le choc qu'elle avait provoqué dans le monde littéraire, n'avait pas encore atteint le grand public. Mais nul doute que Proust, s'il eût vécu, ne fût entré chez les Quarante.

Je voudrais aujourd'hui réparer ce dommage, effacer cette omission, dont les circonstances et sa santé précaire furent les seules causes. Il me plairait que cette séance, où mes souvenirs vont se mêler audacieusement à vos travaux, reconstituât brièvement la solennité qu'il ne lui fut pas permis de connaître. Ainsi sera souligné le jumelage intellectuel qui unit nos deux Compagnies.

Quelle est la part d'autobiographie dans cette vaste *Comédie Humaine* qu'est la *Recherche du Temps Perdu* ? Tel est le point particulier que vous m'avez demandé d'éclairer pour vous par ma communication.

Je vous répondrai d'autant plus volontiers que je me suis posé cette question dès la lecture de *Du côté de chez Swann* et que j'ai eu la curiosité d'interroger Proust à ce sujet, notamment sur ses modèles, lors de ma première visite chez lui.

C'était il y a plus de cinquante ans, pendant le premier hiver de la guerre.

La France était sauvée, mais la victoire s'éloignait, et Paris, plongé dans l'obscurité, s'accoutumait à cet oppressant qui-vive.

Votre Roi, Messieurs, avait trouvé chez nous un refuge qui était un tremplin. On se battait à Ypres.

Proust, retiré du monde et le plus souvent alité, participait à cette angoisse collective, mais tout en continuant à construire son œuvre. Je vois encore, posés à son chevet, les simples cahiers d'écolier où il écrivait *la Recherche*.

Au cours de notre entretien, il a rejeté ce mot d'autobiographie. Il le jugeait sommaire, incomplet et faux, contraire, en tout cas, aux riches développements qu'il souhaitait apporter à son récit.

Il s'est défendu aussi d'avoir jamais eu un modèle unique pour l'un de ses personnages, sauf s'il s'agissait d'un bref épisode ou d'un trait minuscule. Copier la vie sans la recréer par le moyen de l'art, et sans l'amalgamer à une matière secrète qui gît au plus profond de nous-mêmes, lui semblait un procédé facile, un jeu amusant qu'il fallait dépasser.

Pour vous amener à son point de vue et vous convaincre, il me suffira de rechercher avec vous les grands motifs qui nous lient intimement à l'œuvre proustienne. Quels sont-ils ?

J'en vois trois.

L'un se trouve dans la première partie de *Du côté de chez Swann*, lorsque Proust nous décrit Combray et qu'il nous ramène vers une patrie intérieure que chacun de nous a connue, puis qu'il a oubliée et qu'il renie parfois : l'enfance.

Proust, par l'émotion authentique de son souvenir, s'est fait l'historien inégalable de cette patrie intérieure. C'est par là, sans aucun doute, que son envoûtement opère sur un si grand nombre de lecteurs auxquels sa phrase serait restée, par bien des côtés, difficile, sinon rebutante. Ils ouvrent le livre, et ils retrouvent des traces où ils ont mis leurs pas. La vie est décrite et interprétée devant eux avec une fraîcheur qui semble se refléter au fond de leur propre mémoire. Ils savaient tout cela, mais ils le balbutiaient seulement. Et voilà qu'un virtuose leur joue *l'appassionata* de leur enfance. Comment résister au prodige !

Je veux répéter ici une définition de Baudelaire qui s'applique merveilleusement à ce que j'essaie de vous faire sentir.

« Le génie — a écrit Baudelaire — n'est peut-être que l'enfance retrouvée à volonté, l'enfance douée maintenant, pour s'exprimer, d'organes virils et de l'esprit analytique qui lui permet d'ordonner la

somme de matériaux involontairement amassés. » Baudelaire veut dire par là que ce sont toujours les impressions premières — il dit même joliment « les impressions matinales » — qui donnent la vision la plus originale et la plus saisissante des choses. Et quand un homme réussit à transposer ces états avec la force de la maturité et l'expérience du raisonnement et des mots, il peut parvenir, dans le domaine de l'art — peinture, musique ou littérature — à des découvertes qui lui donnent un rayonnement à part.

Eh bien, Proust a été de cette espèce.

Une autre raison qui a fait l'immense succès de son œuvre est la profondeur de son analyse. Je dirai même la direction de cette analyse et son originalité. Nul n'a su déceler comme lui le ressort caché de nos actes, la part involontaire d'une nature humaine. En cela il rejoint Freud, bien qu'il ait ignoré le freudisme et ses applications.

Or — je suis sûr que vous l'avez remarqué souvent — rien ne nous intrigue autant chez les êtres, et même ne nous émeut autant que de reconnaître ce qu'ils sont sans le vouloir.

Les tragiques grecs l'avaient bien discerné, eux dont tous les héros sont menés par le *fatum*.

Proust a compris la puissance de ce ressort. Il s'attache à ces fatalités secrètes qui pèsent sur nous. Il les suit comme une maladie qui évolue avec l'âge. Il en dépiste les indices là où on ne les soupçonne pas. Il se passionne à montrer en quoi elles agissent à l'insu de tous, à l'insu du sujet lui-même.

En somme il exige que ses modèles lui livrent leur secret un peu comme le psychanalyste force ses patients à parler.

Proust s'est attiré aussi une autre classe de fidèles, les plus nombreux peut-être, par ses descriptions de la nature. Mais description est un terme impropre. C'est plutôt communion avec la nature qu'il faut dire. Par moments, qu'il s'agisse d'un buisson d'aubépines ou de plantes aquatiques au fond d'un ruisseau transparent, Proust ressent une véritable extase et s'arrête dans une sorte de mysticisme ruskinien. Vous savez d'ailleurs qu'il s'était passionnément intéressé à Ruskin et qu'il l'a traduit en français. Mille images viennent le visiter. Il veut rejoindre cette lumière, et ses efforts sont comparables à la ferveur des mystiques.

De là, j'en ai été frappé fréquemment, une compréhension, une union entre l'œuvre de Proust et des esprits croyants que l'absence de Dieu aurait dû pourtant détacher de lui. Ce n'est pas Dieu que Proust a trouvé, mais l'angoisse d'être, ce qui, à bien considérer, est une préoccupation pascalienne.

Dans ce domaine, en somme, de même que dans celui de nos sensations d'enfance, il a su reconstituer une autre patrie intérieure, où tous, nous retrouvons, en langage clair, certains moments ineffables de notre vie.

Dites, en effet, si, parfois, en contemplant la corolle d'une fleur ou une simple tige d'herbe, il ne vous est pas arrivé de rester plongé dans une ferveur silencieuse. Il y a, au-delà, quelque chose que vous voulez découvrir. Eh ! bien, Proust a su recueillir ces inspirations. Il a reconnu et transcrit ces appels. Et devant un tableau ou à l'audition d'une musique, il aura le même pouvoir de faire apparaître ce que nous n'avons pas su mettre au jour, les contacts, les associations d'idées qui nous avaient effleurés seulement.

Un autre lien très puissant est l'analyse qu'il a su faire de la jalousie. Vous vous rappelez *Un amour de Swann*, vous vous rappelez *la Prisonnière*, ces poursuites qui nous laissent haletants, où le pour suivant oublie presque sa proie tant il l'a incorporée à sa vie mentale. Oh ! la jalousie, je le sais, a toujours été un bon thème littéraire. C'est un peu la guitare du romancier. Du moins c'était ainsi autrefois, car la plupart des jeunes romanciers d'aujourd'hui semblent juger ce sentiment démodé et rougiraient de l'attribuer à un de leurs personnages. En quoi ils ont tort, sauf peut-être s'ils décrivent le milieu de St-Germain-des-Prés. À mon avis la jalousie est l'envers de l'amour. Elle apparaît avec lui et disparaît quand il cesse.

Mais Proust n'en a pas fait, comme tous nos grands maîtres de la belle époque, un simple sujet d'intrigue. Il l'a étudiée un peu comme un clinicien isole un bacille dans un bouillon de culture.

Et n'importe quel amant se retrouvera, émerveillé, horrifié aussi, dans ces personnages que la jalousie affole, qui se cognent maladroitement la tête contre leur souffrance, se trompent de fenêtre quand ils épient l'infidèle, et ne savent plus lire distinctement les lettres qu'elle leur adresse.

Voilà, selon moi, les points par lesquels l'œuvre de Proust frappe, saisit, retient. Cette maîtrise pour naviguer au plus profond de notre conscience, cette faculté de repenser nos actes par le dedans, ce pouvoir d'introduire dans une œuvre romanesque, aussi fine et aussi exacte que les intérieurs des peintures hollandaises, toute une somme de psychologie et d'esthétique, quel écrivain y était parvenu jusque-là ? Je dirai même : « Lequel l'avait tenté ? »

Est-ce que cela relève, à proprement parler, de l'autobiographie ? Oui, dans une certaine mesure, parce que ces visions sont tirées de lui-même, parce que ces appels résonnent au fond de sa conscience et la libèrent, parce que ces théories esthétiques ou philosophiques sont issues de ses méditations. Et rappelez-vous la phrase initiale de *Du côté de chez Swann*, ce « Longtemps je me suis couché de bonne heure » qui ressemble au départ d'un journal intime et trompe le lecteur.

C'est que Proust a besoin, pour se mettre en transe et passer à la création littéraire, de plonger dans cette nébuleuse sensible où circulent ses souvenirs. Il ne raconte pas ce qu'il a vu, il ne reproduit pas ce qu'il a entendu, il avance dans sa nuit intérieure et il découvre.

Un des meilleurs commentateurs de Proust, Georges Cattau, a eu raison de mettre en épigraphe à l'un de ses chapitres cette déclaration de Kafka : « Je suis une mémoire devenue vivante. »

Seulement Proust veut que cette mémoire naisse spontanément d'associations d'images et de rencontres imprévues. Il la baptise même mémoire involontaire. Ce sera une sorte de mythologie sans cesse renouvelée, par apposition à la mémoire-routine, qui lui apparaît comme un catalogue de faits exacts, de figures reconnaissables, mais sans vérité profonde, et auxquels les embellissements de style sont nécessaires pour nous émouvoir.

L'autobiographie transparait, à peine retouchée, dans les tableaux de *Jean Santeuil*, cette première ébauche de *la Recherche* qu'il déchirera parce qu'il la juge insuffisante.

D'ailleurs Proust nous a fait entrevoir, par une analyse très subtile, comment *la Recherche* est née et comment elle s'est imposée à lui.

Ce passage — je dirai presque cette explication de doctrine — se trouve dans une lettre qu'il a adressée à son ami Antoine Bibesco pour accompagner le manuscrit de *Du côté de chez Swann*. Elle a ceci d'intéressant que vous y reconnaîtrez une allusion à la fameuse madeleine trempée dans du thé.

« La mémoire volontaire qui est surtout une mémoire de l'intelligence et des yeux — écrit Proust — ne nous donne du passé que des faces sans vérité. Mais qu'une odeur, une saveur retrouvées dans des circonstances toutes différentes réveillent en nous, malgré nous, le passé, nous sentons combien ce passé était différent de ce que nous croyions nous rappeler et que notre mémoire volontaire peignait, comme les mauvais peintres, avec des couleurs sans vérité... »

« Je crois — continue-t-il — que ce n'est guère qu'aux souvenirs involontaires que l'artiste devrait demander la matière première de son œuvre. D'abord, précisément parce qu'ils sont involontaires, qu'ils se forment d'eux-mêmes, attirés par la ressemblance d'une minute identique, ils ont seuls une griffe d'authenticité. Puis ils nous rapportent les choses dans un dosage exact de mémoire et d'oubli. Et enfin, comme ils nous font goûter la même sensation dans une circonstance tout autre, ils la libèrent de toute contingence, ils nous donnent l'essence extratemporelle. »

Déclaration d'un intérêt capital pour comprendre et analyser l'œuvre de Proust. Elle en découvre tout le mécanisme. Elle éclaire la composition discontinue et les digressions obligatoires de son récit. Et Proust poursuit, dans cette même lettre, par cette affirmation non moins importante :

« Mon roman n'est pas une œuvre de raisonnement. Ses moindres éléments m'ont été fournis par ma sensibilité, et je les ai aperçus au fond de moi-même sans les comprendre, ayant autant de peine à les convertir

en quelque chose d'intelligible que s'ils avaient été aussi étrangers au monde de l'intelligence qu'un motif musical. »

On voit combien nous sommes près de la définition de Baudelaire que je vous citais tout à l'heure, et où Baudelaire parle « d'une somme de matériaux involontairement amassés ». Les termes sont presque identiques.

Et l'on voit aussi que je n'avais pas tort de dire que Proust tentait perpétuellement, non de copier la vie, mais d'en traduire les moments ineffables.

Les moindres éléments de son œuvre — je répète ici ses mots — lui ont été fournis par sa sensibilité, et il les a d'abord aperçus au fond de sa conscience, sans les comprendre, dans ce que l'on pourrait nommer un état d'ingénuité première.

Ai-je réussi, Messieurs, à déterminer pour vous, comme vous me l'aviez demandé, la part d'autobiographie dans l'œuvre de Proust ? Elle est assurément moins grande que chez les trois écrivains qu'il a tant admirés et qui l'ont peut-être inspiré à l'origine : Saint-Simon, Chateaubriand, (le Chateaubriand des *Mémoires d'Outre Tombe*) et Balzac. Les deux premiers furent avant tout de grands témoins, le troisième un visionnaire de génie.

Proust a été, en premier lieu, un prospecteur de sa conscience, et, au cours de ses investigations, il a rencontré, représenté et fait revivre la société de son temps. Mais ne cherchez pas de portraits authentiques dans cette œuvre. Il n'y a pas de clefs à ses personnages, ou bien, comme il me l'a écrit un jour, il y en a huit ou dix pour un seul.

Je voudrais, Messieurs, avant de terminer, effacer de ce message l'analyse un peu didactique peut-être que j'ai faite de la création proustienne.

Ce sera pour vous montrer, à travers mes souvenirs, la figure de l'homme, si simple, si enjouée, dépourvue de tout orgueil et toujours attentive à servir les autres.

Il y avait chez ce malade et ce reclus forcé comme le remords de paraître égoïste ou même indifférent. Toute sa correspondance en témoigne.

Il y avait aussi des moments de véritable extase pour décrire ses impressions devant un paysage, un tableau, ou pour rappeler ses grandes admirations littéraires. Alors on le voyait joindre ses mains pâles comme pour une prière où il eût voulu nous entraîner.

Et pourtant son attitude n'était jamais composée, artificielle, comme celle des esthètes de son temps qu'il a raillés avec tant de vigueur. Son ironie était impitoyable et allait parfois jusqu'à la cruauté. Il avait les deux registres. Cet homme qui ployait le genou devant un buisson d'aubépines en fleur ou la nuance d'un pan de mur peint par Ver Meer était celui qui a épinglé avec férocité les travers et les tares de ses contemporains.

Ses dernières années furent marquées, vous le savez, par sa lutte héroïque contre la maladie et par l'angoisse de laisser une œuvre inachevée.

À plusieurs reprises il doit changer de domicile et ces soucis matériels bouleversent sa vie.

C'est dans un appartement meublé et devant des murs anonymes qu'il écrit les admirables pages du *Temps retrouvé*. Ces pages où il fait défiler, comme pour un Jugement dernier ou pour une Danse macabre les personnages de son œuvre, défigurés moins par la vieillesse que par les stigmates de leurs actes. Procession digne de Dante.

Là je le vis, un matin de novembre 1922, allongé, mais immobile hélas, dans le même lit aux barreaux de cuivre noir où je l'avais vu lors de ma première visite. Il venait de mourir. Dunoyer et Segonzac, appelé en hâte, a laissé un dessin pathétique de ce profil aux joues creuses et à l'arête volontaire, émacié par la maladie et l'acharnement au travail, planant, dirait-on, par-dessus nos têtes.

Que ce prophète endormi était loin du dandy à la boutonnière fleurie d'orchidée, dont Jacques Blanche nous avait donné l'image dans sa jeunesse !... Et pourtant c'était le même cerveau qui avait découvert les enchantements invisibles aux autres et les lois inexorables qui confèrent aujourd'hui à son œuvre un caractère à la fois intime et universel. Grâce à quelle faculté ? Est-ce à la mémoire ? Est-ce à l'imagination pure ? Qui peut le dire !

O la magie de l'art et le pouvoir transcendant des mots, quand un génie créateur les applique à la connaissance de soi et à l'énigme des destinées humaines !